

LE PERE PEINARD



Réflexes

d'un GNIAFF

PARAISSANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS { Un an..... 6 fr.
Six mois..... 3 —
France { Trois mois..... 1 fr. 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
123, Rue Montmartre. 123, PARIS

ABONNEMENTS { Un an..... 8 fr.
Six mois..... 4 —
Etranger { Trois mois..... 2 —

Toujours les Crimes Militaires

MASSACRE DE 5.000 MALGACHES

LE PANAMA DE LA MARINE



CRIMES MILITAIRES

—o—

A la grande foire internationale qui va s'ouvrir dans quelques semaines, il y aura un sacré panachage d'expositions et de palais : on y verra l'exposition des prisons à côté du palais de l'Electricité et le palais de la Femme fera bon ménage avec la galerie des Machines.

Mais, dans la foultitude, il manquera un palais, — le palais des Massacres, — dépendance toute indiquée de la section militaire.

Et, pour meubler ce sacré palais, il eût été bougrement inutile de faire appel à la collaboration des massacreurs de tous pays, — nos massacreurs nationaux auraient suffi amplement.

A quoi bon demander au Sultan Rouge de collaborer à cette Exposition, en nous soumettant les diverses façons qu'ont eu ses égorgeurs de saigner, de violer et d'écarteler les Arméniens ?

A quoi bon déranger lord Kitchener de ses opérations contre les Boers, pour le

prier de nous évoquer les tueries de Karthoum ?

A quoi bon encore prier les Anglais de nous amener quelques-uns des Hindous que, par la famine, ils estourbissent par millions ? De même, les Yankees seraient dispensés de nous servir un échantillon des Peaux-Rouges qu'ils ont exterminé avec l'alcool.

N'avons-nous pas nos Gallifet, nos Marchand, nos Archinard, nos Kahn et nos Constans ?

Pourtant, malgré l'indiscutable intérêt que présenterait le palais des Massacres, nous ne le verrons pas au Boui-Boui international.

Oh ! ce n'est pas que nos massacreurs aient la modestie de la violette ou soient honteux de leurs crimes. Fichtre non ! Bien au contraire. Ça leur est un titre de gloire : ils s'enorgueillissent de leurs tueries, qui leur valent popularité, décorations et grades supérieurs.

Si donc on ne nous a pas servi le palais des Massacres, c'est, non par un vague sentiment de honte, mais uniquement par oubli.

—o—

Véritablement, quand on songe à toutes les abominables tueries qu'accomplissent nos assassins galonnés, on se demande si nous ne sommes pas un peuple de jean-fesse et s'il coule autre chose que du pissat de richard dans nos veines ?

C'est à peine si le massacre des mori-

cauds de la Martinique nous a donné un léger frisson. On ne s'est pas foutu en rogne, on n'a pas protesté, hurlé, — encore moins n'a-t-on pas menacé les assassins et leurs complices !

Et pourtant, malgré que cette tuerie ait été opérée dans un coin des colonies, aux cinq cents diables, elle a été entourée de circonstances si crapuleuses, elle a été tellement préméditée et les victimes étaient si incontestablement innocentes que nous aurions dû bondir d'indignation.

J'ai raconté, la semaine dernière, comment l'assassin galonné Kahn fit canarder les moricauds à une cinquantaine de mètres de distance. Pas besoin n'est d'y revenir.

Quand le maire du François, le docteur Clément, se fut approché de l'assassin, protestant contre la fusillade, le lieutenant Kahn, goguenard, lui tourna le dos et lui répliqua : « Vous ferez votre rapport ! »

Quelques instants après, ce bon lieutenant, — qui est un Gallifet en herbe, — revint vers le maire et, lui montrant un groupe d'une quinzaine de moricauds qui stationnaient à une soixantaine de mètres, — sur la route, — à l'entrée du terrain de l'usine, lui dit : « Je vous avertis, monsieur le maire, que si ceux-là restent à cette place, je vais faire encore tirer sur eux ! »

Le docteur Clément se carapatta dard vers les flancocheurs et les avertit du

danger qu'ils couraient, malgré qu'ils fussent non sur la propriété du capitaine Liottier, mais sur la route nationale.

Il n'y a pas à insister : le lieutenant Kahn est une sorte de Vacher en uniforme — et c'est pourquoi il a été félicité par ses supérieurs, et c'est pourquoi il a aussi toutes chances de faire son chemin dans la carrière.

Est-il à craindre? L'enquête gouvernementale...

Peuh! on sait ce que vaut l'aune de ces fumisteries!

Les sociaux à la manœuvre, qui sont au mieux dans les officines gouvernementales, se sont bien gardés de profiter de l'occasion pour crosser le militarisme et démontrer que des crimes pareils seront inévitables tant qu'il y aura des casernes et des militaires à la clé.

Ah! ouat! Ces bougres-là se sont bornés à réclamer une punition pour le lieutenant Kahn.

La belle foutaise! Autant vaudrait pisser dans un violon.

Les galonnards ont la guerre pour métier; — il faut qu'ils tuent, non de Dieu!

Rêver la gradaille pacifique est une loufoquerie plus carabinée que de vouloir apprendre à un tigre à se goberger uniquement d'œufs à la coque et de moules au gratin.

Il n'y a qu'un joint pour supprimer les massacres : c'est de raser les casernes et d'envoyer les galonnards planter des choux.

En dehors de cette solution, tout est couillonnade!

Il faut des victimes aux culottes de peau! En France, dans les bagnes militaires, ils s'en offrent tant et plus, ils martyrisent les pauvres bougres que, par milliers, on leur fiche dans les griffes.

Et avec quelle jubilation ils guignent les grèves! Ils sont à l'affût du moindre incident, prêts, — kif-kif le Kahn de la Martinique et le Chapuis de Fourmies, — à faire canarder les prolos.

Seulement, comme les occasions pareilles sont rares, ils se rattrapent en Afrique, où, sous prétexte de coloniser, ils se paient des hécatombes à rendre jaloux le Sultan Rouge.

Archinard, Marchand, Voulet et Chanoine sont célèbres pour ça!

Or, voici que, dans la « Revue des Revues », Vigné d'Octon nous révèle un bandit de même genre, le commandant Gérard, qui a gagné les galons de colonel en massacrant à gogo à Madagascar.

Les atrocités que raconte Vigné d'Octon remontent à 1897.

Désireux d'avancement, le commandant Gérard manigança un coup de crapule contre les Sakalaves d'Ambike, qui, bien loin de tenir les Français envahisseurs pour ennemis, avaient fait leur soumission, grâce à l'entremise d'un commerçant, M. Samat.

Voici le récit de Vigné d'Octon :

M. Samat se rendit à Ambike; l'enseigne de vaisseau Blot (commandant la canonnière « la Surprise ») et quelques marins s'y rendirent en même temps par la tsiribihine. Le roi Touère offrit une hospitalité empressée à ces messieurs, aux marins, aux porteurs et domestiques indigènes qui les accompagnaient.

Pleinement confiant dans « son frère » Samat, il se concerta avec lui pour préparer une réception triomphale au commandant Gérard dont l'approche était annoncée; afin de donner à l'événement plus d'importance, et à la fête plus d'éclat, il appela à Ambike tous les notables du district et les plus considérables de ses voisins; ceux-ci vinrent avec leurs étendards et de nombreux musiciens, jouant de la vahile et du tambour, remplissaient la réunion d'entraîn et de gaieté.

Le matin du 29 août 1897, l'enseigne Blot et M. Samat, apprenant que la colonne française n'était plus qu'à deux heures de distance, allèrent à son campement;

ils pensaient rentrer le jour même à Ambike, et y laissaient leurs domestiques, leurs bourjanes, leurs bagages, leur petite installation. Ayant joint le commandant Gérard, ils lui dirent les excellentes dispositions du pays.

Le commandant, comme s'il ne les eût pas compris, prévint l'enseigne qu'il aurait le lendemain, avec ses marins, à prendre part à l'attaque; « le général Gallieni avait débuté en Imerne en frappant un grand coup; le commandant Gérard voulait affirmer par un grand coup sa prise de possession du Manabé ».

Blot et Samat se recrièrent, croyant à un mal entendu; alors le commandant réitéra son ordre d'un ton qui n'admettait pas de réplique; en outre il consigna au camp le négociant et l'officier de vaisseau pour les empêcher de retourner à la ville et d'avertir la population. Un instant après, le roi Touère vint à son tour de bander à présenter ses hommages; Gérard refusa de le recevoir, et lui fit répondre: « Je porterai moi-même mes ordres au chef-lieu ».

Au milieu de la nuit les troupes se mirent en marche; elles avancèrent inaperçues à travers les bois et les taillis épais qui précèdent Ambike, et l'investirent en silence; l'artillerie occupa une position d'où elle pouvait, le cas échéant, le foudroyer. Au point du jour, par six côtés à la fois, on entra dans la ville endormie, les Sénégalais se ruèrent dans les maisons, le massacre commença. Surprise sans défiance, sans moyen de résister, la population entière est passée au fil des baïonnettes. Pendant une heure, ceux qui n'avaient pas été tués du premier coup cherchent à fuir; traqués par nos compagnies noires, on les voit, vêtus de leur sang ruisselant des blessures fraîches, courir affolés, atteints et frappés de nouveau, trébuchant sur les corps de leurs camarades, ou allant donner contre les armes impitoyables des réserves postées aux issues.

Le roi Touère, les personnages de marque, tous les habitants tombèrent sous les coups des tirailleurs dans cette matinée; les tirailleurs n'avaient ordre de tuer que les hommes, mais on ne les retint pas; enivrés de l'odeur du sang, ils n'épargnèrent pas une femme, pas un enfant. Les domestiques et les porteurs de M. Samat, confondus parmi les habitants, partagèrent leur sort.

Quand il fit grand jour, la ville n'était plus qu'un affreux charnier dans le dédale duquel s'égarèrent les Français, fatigués d'avoir tant frappé. Un certain nombre d'entre eux se sentaient étouffer de honte; c'étaient les marins de la « Surprise », coauteurs malgré eux du meurtre de leurs hôtes de la veille, et quelques officiers et soldats des troupes, habitués à la guerre cruelle, inégalement cependant au rôle qu'on venait de leur imposer.

Les clairons sonnèrent le ralliement, les sous-officiers firent l'appel; nul des nôtres ne manquait. On se reposa, on mangea, des chants joyeux ne célébrèrent pas la victoire. Une boue rouge couvrait le sol. A la fin de l'après-midi, sous l'action de la chaleur, un petit brouillard s'éleva; c'était le sang des 5.000 mille victimes, l'ombre de la ville qui s'évaporerait au soleil couchant. Quand les ténèbres du soir furent tombées, des gémissements exhalés des lèvres de rares blessés qu'on avait mal achevés, sortirent de dessous les tas de cadavres; un Français, croyant suffisante l'exécution déjà accomplie, demanda l'autorisation de secourir ceux qui vivaient encore, il ne l'obtint pas, et les derniers moururent dans la nuit.

Ce massacre abominable fut le signal d'une insurrection qui a duré deux ans. Les Sakalaves ont fini par être vaincus, — c'est-à-dire à peu près exterminés, — mais ils ont déquillé plus d'un petit soldat de France qui a payé de son sang le crime du commandant Gérard.

Quelques troupes de plus ou de moins, ça ne tire pas à conséquence; les mères se contentent de pleurer...

Et puis, bast! Le commandant Gérard a gagné ses galons de colonel... c'est le principal!

C'est d'ailleurs un joli pierrot, que le colonel Gérard; il n'est pas que massacreur, il est aussi un érotique cochon. Pour se reposer des massacres, une des rigolades que ce monstre aimait le plus

à s'offrir, c'était de forcer la femme d'un ministre howa à... roupiller avec lui, le soir du jour où le général Gallieni avait fait assassiner le mari de la malheureuse.

Quelle gaillardise! Pimentée de viol et de sang...

Vigné d'Octon est un socialiste, — et aussi un député.

Or, pour dévoiler les tueries du colonel Gérard, au lieu de grimper à l'égrugeoir de l' Aquarium, il s'adresse à la « Revue des Revues ».

Quelle plus chouette preuve de l'impuissance du parlementarisme!

Un député est obligé de se faire journaliste pour clamer les crimes des galonnards.

Alors, pourquoi est-il député? On nous serine que les choses dites au perchoir de l' Aquarium ont un retentissement considérable dans le pays.

Vigné d'Octon sait à quoi s'en tenir, — et il préfère écrire dans une revue ce qu'il a à dire que de le dégoiser à la Chambre des députés.

Au surplus, que conclut-il? Peau de balle!

Après avoir narré des horreurs sans pareilles, il pleurniche, se lamente, fait appel à la pitié... mais il se garde bien de réclamer l'extirpation du chancre militaire.

AUX COPAINS QUI GOBENT LE « PÈRE PEINARD »

Voici un peu plus de deux mois que le « Père Peinard » reparait, — et ce n'est fichtre pas sans difficultés que, chaque semaine, le caneton est sorti du four.

Et cela, faute de galette!

Non pas qu'il en manque des tas pour joindre les deux bouts, — mais, si peu que ce soit, c'est trop.

Actuellement, pour qu'il n'y ait pas de crainte de voir le « Père Peinard » arrêté, faute d'un peu de pognon, il serait nécessaire que sa vente augmente de mille à quinze cents exemplaires par semaine.

Ce n'est fichtre pas le diable!

Un bon coup de collier, un brin d'initiative de la part des copains, et la chose doit se réaliser facilement.

C'est d'ailleurs indispensable, nom d'une pipe!

Il faut que, d'ici quelques semaines, cette augmentation se soit produite, — sans cela le « Père Peinard » sera toujours à la veille de faire la culbute.

Que les copains qui ont à bonne le « Père Peinard » et estiment utile sa propagande poussent à la roue:

Primo, ils peuvent s'aligner pour que le journal soit mis en vente et affiché aux kiosques, mieux qu'il n'est; ils peuvent aussi dégoutter de nouveaux vendeurs.

Deuxièmement, en se démanchant un tantinet, il y a mèche, dans son entourage, d'amener un ou deux bons bougres à être lecteurs et acheteurs réguliers du canard.

Troisièmement, ce qui peut se faire aussi et ce qui, — en attendant que vienne une augmentation réelle de lecteurs, — assurerait l'augmentation de la vente, c'est que, chaque copain qui le peut achète, par semaine, plusieurs exemplaires et les distribue au mieux.

Bon dieu, il arrive bien à un chacun de dépenser des « deux ronds » plus mal à propos!

Mais, si rapide que puisse être l'augmentation de la vente, il se passera quelques semaines avant qu'elle soit sensible, — pour la caisse du journal.

Or, c'est illico qu'il faut trouver régulièrement une soixantaine de francs par semaine.

C'est en effet à cela que se borne le déficit.

Avec un peu d'initiative il y a mèche de parer à cette déche: que les copains qui gobent le « Père Peinard » et seraient au regret de le voir disparaître se décarcassent pour le tirer du pétrin; qu'ils embauchent des souscriptions et envoient la galette dar-dar, — et, avec un peu de ténacité, on sortira des embarras actuels.

Des listes de souscription seront ca-

voquées aux camarades qui en feront la demande et comme les sommes versées seront publiées dans le « Père Peinard », chacun pourra se rendre compte de l'amélioration de sa situation financière.

Au surplus, dès que normalement, la vie du canard sera assurée, avis en sera donné et la souscription sera bouclée.

—o—
Donc, que les copains qui gobent le « Père Peinard » foutent la main à la poche, — qu'ils se fendent selon leurs moyens.
Et ça ronflera !

LE PANAMA DE LA MARINE

—o—
Nous avons eu le Panama militaire qui nous a révélé que l'Etat-Major des galonnards terriens est une sacrée pépinière de racaille.

A côté du faussaire national Henry et de son copain Esterhazy, nous avons fait connaissance avec leur complice présumé, Boisdeffre, ainsi qu'avec la grande fripote, le Mercier et un chapelet de galonnés et d'emplumés plus dégueulasses les uns que les autres.

Déjà, l'affaire Wilson nous avait prouvé que les militaires n'ont rien de propre. Mais, mille dieux, ces généraux Caffarel et d'Andlau étaient de petits saints à côté des galonnards malpropres qui nous ont été révélés par l'affaire Dreyfus.

Aujourd'hui, voici que le ministère de la marine écope.

Il a son petit Panama !

C'est bien son tour, mille marmites.

Seulement, ça arrive à un mauvais moment : nous sommes à la veille de la Grande Foire Internationale et, sous prétexte qu'il faut rigoler, patachauner et galvauder sans se faire de mousse, il y a des chances pour que les jean-foutre de la haute réunissent à étouffer le scandale.

Voici à peu près tout ce qu'on laisse transpirer sur ce nouveau Panama :

Un des gros mecs du ministère de la marine, non content de s'être emmanché, avec une kyrielle de copains de la boîte, dans une tyrielle d'affaires plus véreuses les unes que les autres, eut l'idée de faire commerce des secrets de polichinelle de cette administration. — kif-kif Henry, Esterhazy et Cie faisaient commerce des trouducuteries de la Dominique.

Il y a près de deux mois on apprit que Philipp, qui venait d'avoir de l'avancement, avait offert de basarder à l'Angleterre quelques couillonnades ayant rapport avec le Transvaal.

Au lieu de tirer l'affaire au clair, le ministre donna le temps au type de se tirer des pieds.

Pourquoi ça ! Pardienne, c'est pas difficile à deviner : Philipp n'est pas seul et le jour où on voudrait lui tomber sur le casquin, il est probable qu'on dégouterait un pot-aux-roses qui sentirait salement la moussaille.

L'autre jour, à l'Aquarium, il y a eu des discutailles à ce propos et, en fin finale, les bouffe-galette ont approuvé le ministre qui a promis de mener rondement l'affaire Philipp.

Je t'en fiche ! Mince de bateau.

On va enquêter et, en douceur, on va sauter les gros mecs de la marine ; tout au plus, s'il y a nécessité, on sacrifiera quelque sous-ordre.

Et le popolo, — toujours bonne poire ! — assistera à l'enterrement d'un scandale de plus.

LE VOL A LA RELIGION

Il y a le vol à la religion, — tout comme il y a le vol à la tire.

Eh, bondieu ! la cléricaille pratique ferme le premier, — ça rapporte davantage que le second, et sans le moindre risque.

C'est épatant comme l'engeance noire s'y connaît à faire cracher au bassinet les osirogoths qui coupent dans les superstitions crétones.

Mais, parmi ces filous, les plus roublards sont encore les malfaiteurs de la « Croix » ; ils donnent le pion à tous leurs copains.

Ah ! non de dieu ! les vermines assumptionnistes s'y entendent à chaparder !

Tandis que les autres ensoutanés n'avaient que les babioles crétones ordinaires : les pèlerinages, les indulgences, etc., — eux donnaient la vogue à ce sacré saint Antoine de Padoue.

Ce saint est un truqueur, un entremetteur, un marlou, un tout ce qu'on voudra !

Les ménagères lui aboulent de la galette pour assurer leur vaisselle contre la casse ; Les retapeuses lui brûlent des cierges et lui demandent un miché sérieux ;

Des tripoteurs s'adressent à lui pour escroquer à l'aise ;

Des marlouprières le supplient de leur envoyer des ratichons ou des magistrats pour salir les petites filles dont elles font commerce.

J'en passe, non de dieu !

Tous les matins les assumptionnistes reçoivent les babillardes adressées au saint... empochent la galette et se foutent du reste !

C'est de l'escroquerie tout ce qu'il y a de plus carabiné. Mais, on les laisse faire, — parce qu'ils sont des jésuites, — et que tout est permis aux jésuites.

Par contre, quand un simple particulier s'avise d'opérer pareillement, les marchands d'injustice s'empressent d'y mettre le holà : d'enjuponnés à ensoutanés, on se doit bien ça ! Les chats-fourrés défendent le monopole d'escroquerie religieuse des robes noires.

Ça vient encore de se produire en Bavière.

Une typesse, Victoria Liprecht, âgée de quarante-cinq ans, avait réussi à monter le job aux crétons de Kempton et de la région : elle avait établi à son domicile un bureau de correspondance avec le ciel des catholiques.

C'était simple comme d'avalier un pain à cacheter : en lui payant une petite commission, elle expédiait, « jusqu'à dans les coins les plus reculés du ciel », les babillardes que des trous du cul lui remettaient. Vingt-quatre heures après, deux jours au plus tard, elle recevait la réponse, qu'elle communiquait vivement aux intéressés.

Le bureau de poste de cette sacrée roublarde faisait des affaires. Tout allait sans anicroches, — tout le monde était content ! et, il n'y avait pas de raison pour que ça cesse, si les ratichons n'avaient jalosé leur concurrente : ils l'ont dénoncée aux marchands d'injustice, et mam'zelle Victoria est au bloc, où elle rumine sur les inconvénients qu'ils y a à ne pas se faire nonne quand on veut créer un bureau de correspondance avec le paradis.

—o—

Si roublarde qu'ait été mam'zelle Victoria, la mère Wohlfarter lui rendait encore des points. Cette guenon habitait Kanfleurens (un village de Bavière, voisin de Kempton), et, toujours en se disant en correspondance régulière avec le ciel, — elle réussit à barboter tout son saint-frusquin à la famille Kotterich, qui, ça se devine, était une riche collection de moules.

La toupie se prétendit en communication épistolaire avec les plus huppés personnages du paradis ; ainsi, en moins d'un an, elle remit aux Kotterich quarante huit lettres qu'elle avait reçues de la « mère de Dieu » en personne ; leur fille, qui était au ciel, leur écrivait aussi, — et dans toutes ces babillardes il y avait des demandes de pognon et de bijoux.

Une de ces lettres annonçait que Mam'zelle Kotterich venait de se marier au ciel et la jeune fille profitant de l'occasion pour réclamer un cadeau de nocces... que (cela va sans dire) la mère Wohlfarter se chargea d'expédier à destination.

Une autre lettre annonçait que la nouvelle mariée venait de pondre trois gosses, — et elle réclamait de la braise pour les frais du baptême et des frusques !

La « mère de Dieu » très bonne personne expédiait, de temps à autre, quelques petits cadeaux — pour entretenir les bonnes relations ; un jour elle envoya des petits pains au beurre fabriqués au ciel.

Un autre jour la « Sainte Vierge » annonce que les mômes ont reçu en cadeau une chapelle, mais il manque l'autel ; la mère de Dieu pilonne la famille Kotterich pour qu'elle envoie de quoi acheter cet ustensile et la prie, du même coup, d'envoyer de quoi acheter des frusques aux douze apôtres, parce qu'ils ont le cul à l'air et ne peuvent se présenter devant le « Très Haut » avec des grimpants troués.

Autre bateau : la « mère de Dieu » écrit qu'une famine vient d'éclater au Paradis, que tous les anges sont en passe de crever de faim et supplie les Kotterich de lui expédier un cochon !

Mais, voici qu'arrive une triste nouvelle : une babillarde céleste avertit la fa-

mille Kotterich que leur fille a commis un sacré péché qui lui vaut d'être expédiée pour une kyrielle de siècles au purgatoire. Moyennant 2,000 balles ces gourdes tirèrent leur fille de cette roissoire.

Une autre fois, — toujours en réponse à une lettre de la « mère de Dieu » — ils envoient de quoi acheter un sabre à l'ange Gabriel qui avait perdu le sien en expul-sant un démon du corps d'un possédé.

A force de tapages et de dégrais-sages, plus gondolants les uns que les autres, la mille Kotterich se trouva avoir versé à la mère Wohlfarter le joli magot de 8,400 marks (dix mille cinq cent francs !) plus une tapée de bijoux.

Le fourbi n'aurait pris fin qu'avec la ruine complète de ces foutues bêtes si les ratichons n'avaient fait mettre la rouisse en campagne ; la mère Wohlfarter fut arrêtée, ainsi que son mari, et tous deux furent salés.

Par contre, les escrocs de la « Croix » et d'une chiee de congrégations et autres associations de malfaiteurs ensoutanés peuvent se payer des filouteries aussi pyramidales, sans que jamais on leur cherche pouille.

En tous les cas, mille marmites, c'est à l'abrutissement religieux, aux menteries et aux histoires idiotes dont les ensoutanés ingurgitent le popolo qu'est due la possibilité d'escroqueries aussi éerver-santes que celles que je viens de raconter.

MIRIFIQUES INVENTIONS

La Machine à fabriquer les souffrantes

L'administration des allumettes se décarcasse, depuis quatre à cinq ans, pour contrefaire une épolante machine américaine qui fabrique les souffrantes, à gogo.

Il avait d'abord été question d'acheter une paire de ces machines au fabricant américain ; mais notre gouvernance — qui n'est pas voleuse à moitié ! — a trouvé plus expéditif d'en faire prendre copie et d'en faire fabriquer en contrefaçon.

Il n'y a pas à s'épater de la chose : la gouvernance est coutumière du fait !

Dans toutes les administrations, quand un inventeur présente son boulot, on l'examine, on le reluque en plein et on le lui refuse..... Puis, en douceur, on mec de l'administration s'attribue la découverte et fabrique l'outil ou l'invention en question, avec une modification de rien du tout.

Si un particulier avait le culot d'opérer aussi crapuleusement, les marchands d'injustice le foutraient au bloc, sans que ça fasse un pli !

Quand c'est l'Etat qui vote et falsifie, tout est pour le mieux.

—o—

Donc, l'administration des allumettes a réussi, ou à peu près, à contrefaire la mécanique à fabriquer les souffrantes et elle est à la veille d'en généraliser l'emploi.

Cette bécane est, d'ailleurs, tout plein galbeuse : on lui fourre des bouts de bois, du soufre, les ingrédients inflammatoires et aïe donc ! de l'autre côté, les allumettes sortent toutes fabriquées et mises en boîtes.

Du coup, sont supprimés les risques d'incendie, les accidents de brûlure et d'intoxication, si fréquents dans la fabrication à la main.

Mais, cré pétard, elle ne supprime pas que ça, cette bécane : elle supprime aussi le pain à une tapée d'ouvriers !

Elle donne 270,000 allumettes à l'heure, soit deux millions et demi par journée de travail.

Tandis qu'il faut encore, avec l'ancien procédé, onze ouvriers pour fabriquer un million d'allumettes, avec la bécane quatre ou cinq personnes suffisent pour le même nombre, y compris le personnel accessoire aux machines.

Enfin, le rôle des ouvriers se bornant à surveiller la machine, devient bougrement simple et facile.

—o—

L'annonce d'une machine supprimant l'effort humain ou le réduisant dans une sacrée proportion, serait accueillie avec jubilation dans une société anarchiste où la classification en exploités et exploités, gouvernants et gouvernés serait de sortie.

Il en va autrement dans la garce de société actuelle : la machine se trouve être l'ennemie !

L'Etat prétend bénéficier seul de l'invention et empêcher les bénéfices que lui procurera la nouvelle machine : le public com-

tinuera à payer les allumettes suédoises deux sous la boîte, — les mêmes qui, en Angleterre, se vendent deux sous la douzaine de boîtes.

Oui, nom de dieu, deux sous la douzaine de boîtes!

Ce qui signifie que les Anglais paient les souffrantes douze fois meilleur marché que nous.

Aux Etats-Unis, les prix des allumettes sont encore inférieurs à ceux d'Angleterre.

C'est dire combien nous autres, bon poulo de France, nous sommes grugés par les dirigeants!

Il serait donc facile à l'Etat de fiche de bons salaires à ses allumettiers, étant donné l'exorbitant bénéfice qu'il prélève. Il pourrait même, grâce à la nouvelle machine, conserver l'ancien personnel, le faire travailler moins, tout en le payant plutôt plus et le faire bénéficier ainsi de l'introduction de la bécane à souffrantes.

Mais, je t'en fiche! La gouvernance se moque du sort de ses ouvriers autant que bibi d'une décoration: il flanquera à la porte les allumettiers qui lui seront inutilisés. — c'est-à-dire plus de la moitié, — et les pauvres bougres s'en iront augmenter la masse des sans-turbin et, pour ne pas crever de faim tout à fait, ils accepteront de l'embauche à n'importe quel prix, sans s'occuper s'il font ou non tort à d'autres copains.

Les bidards qui seront conservés pour turbiner aux machines ne seront pas logés à bien meilleure enseigne: à propos de boîtes, sous prétexte que leur travail n'exigera pas de capacités spéciales, on leur rognera leur paye.

« Voilà le progrès! Ah! ces sacrées mécaniques! » groumeront les travailleurs, qui n'y verront pas plus loin que le bout de leur nez.

C'est pas ça qu'il faut dire, sacrebleu! C'est pas les machines qu'il faut maudire: c'est ceux qui les accaparent... Le joint est donc d'en prendre possession, de façon qu'elles tournent, non plus au profit des richards, mais bien au profit de tous, — et alors, tout le monde en bénéficiera!

PRIMES ÉPOILANTES

AUX ABONNÉS DU

Père Peinard

Le « PÈRE PEINARD » s'est aligné pour distribuer à ses abonnés des primes qui ne sont autre pas ordinaires:

DES RÉVEILS-MATIN ET DES MONTRES!

Pourquoi pas? En attendant que sonne le réveil social il n'est pas inutile de savoir l'heure que marquent les cadrans capitalistes: ne servirait-ce pas pour arriver au bain au bon moment, afin de se garer des garces d'amendes, et aussi pour en sortir à l'heure et éviter de faire du rabirot au bénéf du singe.

Or donc, à tout souscripteur d'un abonnement d'un an, il sera fait cadeau,

AU GRAND ŒIL

contre le versement des six francs de l'abonnement, d'un

RÉVEIL-MATIN

très chouette, tout nickelé, largeur 13 cent., hauteur 13 cent., marchant dans tous les sens pendant 30 heures.

Pour recevoir franco de port, dans une boîte, soigneusement emballé, le Réveil-Matin du PÈRE PEINARD, ajouter 1 franc au prix de l'abonnement.

—o—

Les souscripteurs que le Réveil-Matin n'aguichera pas, pourront pour

DEUX FRANCS

ajoutés au prix de l'abonnement (soit en tout 6 francs), s'offrir une

MONTRE A REMONTOIR

pour homme, boîte nickel, mouvement à cylindre, ou bien une

MONTRE DE GENÈVE

pour dame, à clé, huit rubis, mouvement à cylindre, métal simili-argent.

Pour recevoir franco de port, soigneusement emballée, la Montre du PÈRE PEINARD, ajouter un supplément de 50 centimes.

LE RÊVE DU FORGERON

PAR EUGÈNE POTTIER

Le forgeron s'accoudait sur l'enclume,
Brisé des reins et tombant de sommeil;
En songe alors, sa forge se rallume,
Un homme ensort et dit: Pense au réveil!

Cet homme est large et velu comme Hercule,

Un lion roux lui fournit un manteau,
En ruisseaux bleus son sang de fer circule,
Ses deux bras nus lèvent un lourd marteau.

« Je suis Travail, dit-il mes reins humides
« Gardent encor les sueurs du passé;
« J'ai bloc à bloc monté les Pyramides.
« Les conquérants sur mon corps ont passé.

« Je fus jadis le paria, l'ilote,
« Le vil esclave aux murènes jeté,
« Le serf meurtri qu'à la glèbe on garrote,
« Quatre-vingt-neuf me cria: Liberté.

« Moi, libre? oh! non, j'appartiens au sa-
[laire,
« Maître sans nom qui paie au jour le jour;
« Je suis encor le bétail populaire,
« L'œil sans lumière et le cœur sans amour.

« Pour gagne-pain, j'eus mes bras, mon
[échine
« Les supprimant par un progrès trompeur
« Sur moi l'usure a lancé la machine,
« L'écrasement marche à toute vapeur.

« N'est-il pas temps d'enrayer ce système
« Dégradant l'homme et la femme et l'en-
[fant?
« Mon rédempteur, l'unique, c'est moi-mê-
[me
« J'aurai raison du monstre en l'étouffant.

« Des Parlements j'ai trop payé les hontes,
« Je ne veux plus Judas pour agréé,
« Au capital je dis: Réglons nos comptes!
« Tu m'appartiens, puisque je t'ai créé.

« Entre tes mains, ma vie est au pillage,
« La concurrence est un jeu meurtrier.
« Donc, je reprends mon immense outillage,
« L'outil doit être aux mains de l'ouvrier.

« N'ayant qu'un but, la force doit être une,
« Elle est en moi, la force, et pas ailleurs.
« Paris, martyr, proclamant la Commune,
« A, dans leur sang, sacré les travailleurs.

« Vaincus de Mai que vos morts soient fé-
[condes!
« Au grand rappel, quand vous vous lève-
[rez,
« Morts radieux, portez dans les deux mon-
[des
« Le drapeau rouge aux peuples fédérés.

« Toi, compagnon prends ces outils qu'on
[nomme
« Raison, Progrès, Science, Egalité,
« Sois plus qu'un roi, sois ton maître, sois
[homme:
« O travailleur, deviens l'Humanité ».

MUFLERIE DE MARCHAND DE SOMMEIL

Tous les bons fieux connaissent, au moins de nom, le quartier de la place Maubert; ils savent que les rues de par là sont pustuleuses et dégueulasses au possible.

C'est par là que tous les déchards qui resillent la comète s'en vont, lorsqu'ils ont six ronds en poche, pour s'offrir une chambre avec un plumard.

Les garnos de ce quartier ne sont pas luxueux, foutez non! Mais quoi, mieux vaut ça que le pavé de la rue.

Les marchands de sommeil qui so-

font des rentes en spéculant sur la misère des pauvres bougres, en prennent avec ceux-ci rudement à leur aise. Ils ne connaissent que le pognon: avant d'entrer, pour pouvoir s'enquiller dans la filasse, les pauvres gas sont obligés d'abouler de l'auber. Sans ça, macache!

Si seulement ils étaient chez eux, mais, je t'en fous!

Les logeurs prennent le droit d'inquisitionner dans les frusques de leurs locataires et, malheur à qui ferait de la rouspétance: les salopiaux étant cul et chemise avec la renâcle, le rouspéteur aurait chance d'aller pagnoter au violon.

Il y a même pire: quand une trombine ne revient pas à un hôtelier, le type ne se gêne pas pour foutre dehors son locato.

C'est ce qui vient d'arriver à un bon fieu, acrobate de son métier, qui, roulant sa bosse un peu partout, a le portebraise aussi léger que le cerveau à Déroulède.

Depuis un bout de temps, le gas perchait dans un hôtel de la rue Galande et, grâce aux arias de son métier, il caquait sa chambre jour par jour. Puis, comme il n'est pas une buse, le soir, au lieu d'aller s'abruti chez les troquets, il préfère aller dans les réunions, — conséquemment, il rentre tard.

Ça mit en éveil la curiosité de son logeur qui se permit d'opérer une perquisition en règle dans les bricoles du copain; il y dégotta quelques brochures et des journaux anarches.

Comme le coco est un bel abruti qui a pour évangile le « Transigeant », ça le fit bondir.

« Un anarcho!... Attends un peu, je vais te le foutre à la porte! »

Appeler son commis, faire un paquet des affaires du bon bougre, fut pour le marchand de sommeil aussi vite fait que d'étouffer une bleue.

Epatement de l'acrobate de trouver son bazar déménagé; il alla trouver le logeur qui, illico, parla d'assommer et flanqua les affaires du bon bougre à la rue.

Il était minuit et demi!
Que faire! Le copain avait bien envie de protester... mais, plus encore à la place Maub' qu'ailleurs, les marchands de sommeil sont cul et chemise avec la police; les sergots seraient venus et lui seraient tombés sur le lard!

Le pauvre gas a dû subir la muflerie du logeur qui, au lieu de chercher pouille au pauvre monde, ferait mieux de rendre moing infecte sa cochonne de casbah.

LES GRÈVES DANS L'AUBE

Troyes, le 6 mars 1900.

Mon vieux Peinard,

Peu ou point de changement dans le mouvement gréviste, ici.

Les singes ont publié un soi-disant extrait de leurs livres de paye, donnant comme salaires moyens et journaliers des chiffres tout à fait fantaisistes. Le comité de la grève, sachant à quoi s'en tenir sur la valeur de ces comptes d'apothicaires, a demandé aux patrons que leurs livres de paye lui soient confiés, pendant quarante-huit heures, pour être examinés par le comité de la grève, de concert avec un inspecteur des finances. Les patrons ont refusé, et pour cause.

Le comité de la grève, se sentant certain que les salaires publiés avaient été établis à coups de fourchette et majorés de sacrée façon, décida d'accepter un tarif moyen, basé sur les salaires que prétendaient payer les patrons.

Les exploités étaient pris à leur propre piège! Ils s'en sont tirés en refusant d'appliquer un tarif qui ne serait que celui qu'ils prétendent avoir payé la veille de la grève.

On ne peut être davantage de mauvaise foi.

Sur ce, nouvelle déclaration des grévistes affirmant leur volonté de continuer la grève à outrance, jusqu'à la capitulation des exploités.

A Romilly, Estissac, Aix-en-Othe, Paris, la situation reste la même.

Les secours en galette et les dons en nature continuent à rapliquer. Mais souffrent-ils aux grévistes, et se continuent-ils assez longtemps pour permettre de prolonger la lutte jusqu'à ce que les patrons cèdent ?

D'autre part, les grévistes manquent totalement d'énergie. Ils sont si calmes et si inodores qu'ils font l'admiration de tous les gros bonnets de la ville ; ces derniers, de même que nos socialos « qui sont absolument débordés par l'ampleur du mouvement et auxquels l'ampleur des responsabilités donne la colique », ne cessent de les exhorter à ne pas se départir du ralme qu'ils ont observé jusqu'à présent.

Puis, le journal de notre nouveau député, socialiste-radical. Pardon, radical-socialiste... ce qui n'est pas la même chose ! leur a administré, sous la forme d'un article de fond, une potion calmante : il loue leur conduite, « si exemplaire qu'un quart d'œil a déclaré que, depuis le commencement de la grève, il n'avait pas même pu dresser une seule contravention à un gréviste pour faits se rapportant à la grève... »

Ce calme plat permet aux Arbouin et compagnie de digérer en paix, en pensant sans doute, les braves cœurs ! aux six pattates et à l'oignon qui forment le dîner de leurs grévistes.

Et donc, tout en louant leur calme, le journal d'Arbouin verse des larmes de crocodile à la pensée des souffrances que ces braves grévistes auraient à endurer si les patrons s'entêtaient et, craignant sans doute que les estomacs creux ne continuent pas à être aussi patients et résignés qu'ils l'ont été, il les engage, — pour leur bien ! — à rentrer illico dans les ateliers les mieux payés ; puis, ceux qui travailleraient soulageraient les grévistes.

Le conseil est aussi jésuite que possible ! En effet, les malheureux grévistes qui rentreraient à l'usine ne seraient pas en mesure de soutenir efficacement leurs frères de misère, car, même les salaires les plus élevés permettent à peine de joindre les deux bouts. Et puis, il faut faire la part de la nécessité : un pauvre bougre qui mange à peu près, après avoir tiré la langue pendant des semaines est passablement égoïste. Ceux qui travailleraient auraient vite soupé de verser tant par semaine sur un salaire déjà insuffisant... Et la défiance, les chichis, le découragement viendraient vite !

Les moins payés rentreraient au bagne, les uns après les autres, sans avoir pu arracher la moindre concession.

Aussi, jusqu'à présent, cette idée réfrigérante, qui a déjà été exposée plusieurs fois dans les réunions, a-t-elle été repoussée presque unanimement : il reste décidé que la grève continuera jusqu'à ce que satisfaction soit assurée dans tous les ateliers.

Que nous réservent les jours suivants ? Je crains de le deviner !... Mais, en attendant, il y a de beaux actes de solidarité à signaler, — et, malheureusement aussi, des vacheries !

E. D.

P. S. — Une erreur carabinée s'est glissée dans la barbillarde de la semaine dernière : c'est 12,000 chômeurs qu'il y a ici.

Bons bougres, le PÈRE PEINARD doit être en vente dans toutes les bibliothèques des gares. S'il n'y est pas, réclamez l'u avec insistance.

Barbillarde d'un Campluchard

SOCIALISME JAUNE

Les grèves de la Martinique et les fusillades de prolé qui les ont signalées ont dû apprendre aux plus cruches que la Question Sociale, que niait il y a vingt et quelques années le jean-foutre Gambetta, est aujourd'hui aussi évidente que la lumière du soleil : elle crève les yeux ! Non seulement en France, mais en Europe, en Amérique, au nord de l'Afrique, dans les colonies que les divers pays européens possèdent aux quatre coins de la boule ronde, — partout, la Question Sociale s'impose et elle a sa répercussion en plein continent jaune, chez les Japonais et les Chinois.

L'attention fut appelée sur ces deux peuples, — surtout sur le premier, — lors du coup de torchon qu'ils eurent la loufoquerie de s'administrer, il y a environ trois ans. Les Japonais ne firent qu'une bouchée des pauvres diables de Célestes : ils envahirent la Chine et ils allaient s'en adjuger une tranche, la Corée, quand la Russie, qui guignait le morceau pour elle-même, intervint en compagnie de l'Allemagne et de la France : les envahisseurs durent rebrousser chemin, lâchant les compensations qu'ils s'étaient pourtant promis de se payer.

Ici, une parenthèse. Quand une quelconque puissance européenne se donne le luxe d'une expédition coloniale, elle prétend opérer au nom de la civilisation. « Civilisateurs » sont les Anglais au Transvaal. « Civilisateurs » étaient les Espagnols à Cuba. « Civilisateurs » sont ou ont été les Italiens en Abyssinie, les Français au Tonkin et à Madagascar, les Yankees, après les Espagnols, aux Philippines.

Pourquoi diable, ces prêcheurs et ces pionniers de civilisation, qui sont les Français de France, leurs bons amis les Russes et les anciens ennemis héréditaires les Alboches, ont-ils mis le holà aux exploits des civilisateurs japonais ? Pourquoi ont-ils eu la trouille que le Japon vainqueur ne secoue la Chine de sa séculaire léthargie ? Pourquoi les nations civilisées ont-elles intérêt à maintenir dans la barbarie les nations en retard sur elles au point de vue du développement industriel et commercial, comme les classes instruites maintiennent dans l'ignorance les classes turbulentes et comme les capitalistes entretiennent la misère et la faim parmi les prolétaires qu'ils exploitent.

Bouclons la parenthèse, laissant aux bons bougres le soin d'élucider la question et revenons au point qui nous occupe : l'action de la bourgeoisie et du prolétariat japonais.

En 1868, — un peu avant, un peu après, car pareille révolution ne saurait s'accomplir en un an, — le peuple japonais secouait d'importance les puces aux seigneurs, l'ancien régime féodal était fichu en capiletade, les vieilles coutumes chambardées de fond en comble, le mikado muselé par une constitution.

Le 1789 japonais était accompli !

Le Japon, si longtemps fermé à l'infiltration et au commerce européen, a cheminé à toute vapeur depuis cette époque, dans la voie de l'europanisation. Composé d'un groupe de grandes îles et à peu près posté comme l'Angleterre, il est la Grande-Bretagne de l'Asie. Kif-kif les Anglais en Europe, les Japonais en Asie seront les initiateurs de l'industrialisme, les colporteurs de l'exploitation bourgeoise et capitaliste.

Car, foutre, leur Révolution de 1868 a bel et bien été ce que fut la Révolution Française, sa devancière, une Révolution bourgeoise. Les commerçants, les parvenus, les anciens intendants des seigneurs ont grimpé sur les épaules du peuple pour accaparer la richesse et es-

calader le pouvoir. Une fois au pinacle, les chameaux n'ont eu rien de plus pressé que de la mener joyeuse et de faire peser sur les bons bougres une oppression aussi dure que celle des anciens aristos.

Chez cette bourgeoisie neuve, l'évolution a été plus rapide que dans les bourgeoisies européennes. Elle paraît avoir accompli dans un quart de siècle ce que dans la vieille Europe un siècle n'a pu obtenir chez une tapée de grandes puissances.

En très peu de temps, le Japon s'est organisé à l'europanienne. Tout a été emprunté aux bourgeois de par chez nous : parlementarisme à l'anglaise, armée à la prussienne, marine formidable, instruction laïque et obligatoire, comme dans la France de Ferry et de Paul Bert, tout, jusqu'aux frusques, nom de dieu ! Les Japonais ont quitté leurs vieilles guenilles pour se foutre à la mode de Paris.

En même temps, les champs se sont dépeuplés au détriment des cités, les industries domestiques ont disparu et des usines colossales où s'entasse un peuple formidable ont surgi partout et les chemins de fer ont répandu dans tous les points du patelin les produits manufacturés.

Un type de la haute, qui raplique d'un voyage au Japon, nous donne quelques détails sur la vie des ouvrières dans les manufactures de coton :

« Les ouvrières de quinze à vingt ans, écrit M. André Siegfried, sont au travail, tour à tour, de jour et de nuit, pendant onze heures. Comme elles sont presque toutes recrutées à la campagne elles logent à l'usine et leur situation vaut la peine d'être décrite. « J'ai visité, à Tokio et à Osaka, trois grandes filatures de coton ; les ouvrières y gagent de 37 à 50 centimes par jour. Elles sont généralement engagées par contrat pour trois ans et nourries et logées moyennant une redevance journalière de 15 à 17 centimes par jour. »

Bien nourries !... ajoute M. Siegfried. Nom de dieu ! je donnerais bien la peau d'un évêque pour qu'on foute ce birbe-là au régime des ouvrières japonaises, pendant seulement quinze jours !

Oh ! mais cet ostrogoth n'a jamais songé qu'un si maigre régime puisse faire connaissance avec ses tripes. Il est de la famille de ces économistes qui, il y a une vingtaine d'années, examinaient gravement, à l'Académie des Sciences morales et politiques si, « en présence de la cherté de la main d'œuvre et des exigences croissantes de la classe ouvrière il ne conviendrait pas de favoriser, à l'instar de l'Amérique du Nord, l'importation des coolies chinois, dont l'exigence n'est pas bien grande... »

Pas bien grande, en effet, sacrédié, puisqu'ils se contentent d'une platée de riz par repas, soit un total de quatre ou cinq sous par jour.

Passons sur ces broutilles sans y insister, et voyons d'abord le logement des ouvrières : « Dans chaque chambre », raconte Siegfried, « dorment une vingtaine d'ouvrières ; le mobilier n'est pas compliqué, car il n'y en a pas : des nattes, d'ordinaire très propres, recouvrent le plancher et c'est par terre qu'on s'assied et qu'on dort. »

Voulez-vous connaître les conditions de l'enfance, écoutez Siegfried : « Il n'est pas rare, en visitant les filatures, de rencontrer devant les machines des petits gosses de huit à dix ans, turbinant toute la sainte journée pour un salaire de vingt-cinq centimes. »

Or donc, quoique nouveaux dans le métier, les exploités japonais n'ont rien à apprendre des chameaues d'Europe et d'Amérique.

Mais mille marmites, ce qu'il y a de

consolant, c'est que, si l'évolution industrielle a été rapide au Japon, l'évolution sociale y marche du même train, — à pas de géants.

Le capitalisme qui grandit se voit emboîter le pas par le socialisme naissant. L'agitation ouvrière prend pied au milieu des fortes agglomérations industrielles; l'agitateur Katayanne, nous dit l'écrivain bourgeois que je cite, va de ville en ville, groupant les travailleurs, organisant des syndicats, des coopératives et indiquant la grève comme un des bons instruments de lutte contre la puissance des patrons.

Bref, nom de dieu; les bourgeois japonais trouvent un cheveu dans leur potage! L'esprit de révolte et les aspirations vers un meilleur état social se font jour à mesure que se corse leur exploitation.

Les travailleurs japonais, kif-kif les travailleurs d'Amérique et d'Europe, ne tarderont pas à apprendre qu'il n'y a rien de fait, tant qu'on n'a pas, à grands coups de pied, mis en compote le cul des singes, fait la conduite aux marloupins de la gouvernance, mis le grappin sur tout le saint-frusquin social; et aussi, tant qu'on ne s'est pas mis d'accord pour se la couler douce, à la bonne franquette, sans patrons ni gouvernants.

Hé donc, voilà qu'aux trente-six coins du globe terrané c'est le même chambardement qui se mijote!

Ca mé ragaillardit, ventrebleu!

Moi aussi, à un moment, j'ai cru au « péril jaune »; j'ai cru que si nous n'avions pas le nerf de nous rebiffer, il y aurait danger de par là-bas.

Je crois aujourd'hui, mille charognes, que jaunes, noirs et blancs marcheront de concorde pour la grande lessive et que les chameaux de riches n'ont à craindre d'autre invasion que celle des gas d'attaque. — des hardis rouspéteurs qu'il leur plaît quelquefois de qualifier de « barbares » de l'intérieur.

LE PÈRE BARBASOU.

EN BANLIEUE

SAINT-DENIS.

CHICHIS D'UNIONISTES. — Quand un bouffe-galette, qui n'a rien foutu durant sa législation, que de se rouler les pouces et palper le beau pognon des poires sent sa popularité décroître et sa réélection en danger, vite avec les types de son comité il emmanche une réunion où il rend « compte » de son mandat.

C'est ce qu'a fait, samedi soir, Walter, le député blanquiste de Saint-Denis. Mais le type roublard n'est pas venu seul! Vailant et Chauvière ont donné à leur copain un coup de gueule qui lui a permis de ne pas dire grand chose, vu la longueur des palabres des deux compères.

Walter aurait d'ailleurs mieux fait de ne rien dire, car dès son arrivée à la tribune, ça été une pluie d'engueulades. Les uns lui ont reproché d'avoir été parrain d'un quelconque momignard, les autres de s'être trimballé en compagnie de la qulotte de peau Chamoin et d'autres traîne-sabres.

A un moment donné, Pillot, ex-conseiller cipal, a voulu mettre son grain de sel dans la discussion en faveur de Walter, son copain en blanquisme.

Oh! alors, quel pétard! Les allemanistes se fichèrent à l'agonir et les blanquos furibards ripostèrent aux cris de: « Gallifet! Gallifet! »

Peu s'en fallut qu'on se jambonnât!

C'est du bath, l'union socialiste, à Saint-Denis! Et c'est pas fini! La foire aux mensonges, pour le renouvellement des conseillers cipaux, ayant lieu en mai, il y a, d'ici là, de beaux jours pour les marchands d'engueulades.

—0—

Avant la séance, les blanquos firent distribuer une circulaire dans laquelle ils font du plat aux votards et énumèrent leur besogne en faveur des turbineurs.

Ils disent, entre autres choses, ceci: « Dans les conflits entre employeurs et employés le Réveil Social (c'est le groupe blanquiste) a toujours fait son devoir; c'est grâce à ses élus (!!) et à ses délégués que des augmentations de salaires ont été

obtenues aux chantiers de la Loire, aux Canons, chez Belleville, etc. »

Pur chiquet que tout ça! Le Réveil Social n'a jamais eu à intervenir entre les prolos de Saint-Denis et leurs singes, pour la bonne raison que jamais lesdits prolos ne sont allés les chercher; c'est ce qu'ont fait ressortir deux bons bougres, l'un des Chantiers de la Loire, l'autre de chez Belleville.

La circulaire en mains, tour à tour, ces deux turbineurs sont venus affirmer que jamais les blanquistes ne se sont occupés d'eux; comme aucun blanquo n'a bronché et mis en doute cette déclaration, les assistants ont pu en déduire que les dirés des blanquistes ne sont que boniments de politicards.

Il est vrai qu'il faut bien mentir un tantinet quand on veut empaumer les électeurs qui, si poires qu'ils soient, ne coopèrent pas si on leur disait simplement la vérité. — Louis GRANDIDIER.



EN SAONE-ET-LOIRE

Les bons bougres se souviennent que la Fédération de Saône-et-Loire avait posé, comme dernier délai le 1^{er} mars, pour qu'il soit fait droit aux réclamations des mineurs de Perrecy-les-Forges.

Si, à cette date, l'exploiteur n'avait pas capitulé, il était convenu que la grève générale serait proclamée dans tout le département.

L'initiative était très chouette! Et, quoiqu'elle soit restée platonique, elle est une riche indication de l'esprit de solidarité qui, de plus en plus, se développe chez les bons bougres.

Seulement, l'initiative de la Fédération de Saône-et-Loire a eu un résultat que ne prévoyaient pas ceux qui avaient proposé cet ultimatum: elle a amené les grévistes de Perrecy à cesser la grève à la date indiquée!

Les gas n'ont pas voulu prendre la responsabilité du grabuge en résistant plus longtemps; on leur a fait quelque concession superficielles et ils ont repris le collier de misère.

Du coup, la Fédération s'est trouvée dégagée de sa promesse.

Du côté du populo, tout le monde a agi chiquement, nul n'a de reproche à se faire, nul n'a de récriminations à formuler.

Et pourtant, c'est encore les capitalistes qui triomphent!

Il est vrai que, malheureusement, il y a des chances pour que leur triomphe se renouvelle plus d'une fois... Jusqu'au jour où on s'alignera pour le grand chambard.

La plupart du temps les grèves ne sont que des sortes d'escarmouches qui habituent le populo à regarder l'ennemi en face et le préparent au coup de chien final, — la grande guerre sociale!

LES MINEURS DE CARMAUX

Je ne sais pas, mais la tournure que prend cette grève me donne à penser que les gueules noires vont être dans le dos.

Le marquis de Solages a envoyé paître les délégués que lui avaient envoyés les grévistes, il a refusé l'arbitrage et il ne veut rien savoir: il se proclame le maître et il entend le rester!

Dans un cas pareil les mineurs n'avaient qu'à lui prouver que s'il est le maître, — eux sont les plus forts!

Ah ouat! Les grévistes sont tourneboulés par le dada de l'arbitrage et, conseillés par les sociaux politiciens, ils vont arriver à faire toutes sortes de concessions, — si bien que le sacré marquis de Solages sera encore le vainqueur.

Nom de dieu, je voudrais bien que ce que je dégoise soit inexact... Mais je crains de dire trop vrai!

CHAPELET DE GREVES

Il y a un sacré fourmillement, un peu de tous les côtés: les grèves éclatent à la queue-leu-leu, — et c'est bon signe!

Ça prouve que les prolos se trouvent mal à l'aise et qu'ils ont soupé de vivre avec des salaires de famine.

Evidemment ce n'est pas la grève qui va les tirer du pétrin. Mais, tout de même, elle prouve que le temps est passé où les tur-

bineurs subissaient sans rouspéter toutes les avaries patronales.

A LILLE, les prolos de la manufacture de tabacs ont repris le travail. Un moment, on avait cru que toutes les manufactures de France allaient se fiche en grève, mais le ministre des finances, — qui est le patron des manufactures, — a été assez roublard pour éviter la chose.

A SAINT-ETIENNE, la grève du tissage, après avoir duré des semaines et des semaines, s'est terminée: la plupart des patrons ont signé le tarif que beaucoup avaient accepté précédemment, si bien que les mises à l'index sont levées.

Près d'ANGERS, à Misengrain, les ouvriers ardoisiens du fond ont plaqué le turbin; les fendeurs d'ardoises travaillent encore.

D'autres ardoisiers, ceux de la carrière de l'Espérance, à Renazé, ont repris le boulot, après quatre jours de grève, sur la promesse des patrons de leur faire quelques concessions.

SEBASTIEN FAURE INFLUENZE

—0—

Le camarade Sébastien Faure vient d'être pigé par l'influenza à Grenoble. Il lui est impossible de bouger de cette ville ayant une huitaine.

Il résulte de ce repos forcé que l'itinéraire de la tournée de conférences de notre ami est retardé de huit jours. C'est-à-dire que, selon toutes probabilités, dans chaque ville où Sébastien Faure est attendu, son arrivée aura lieu huit jours après la date primitivement fixée.

Les camarades qui sont occupés d'organiser les conférences du camarade sont priés de se mettre en relation avec Sébastien Faure, poste restante, à Grenoble (Isère).

LETTRE D'ÉPINAL

AUX SIEURS DE LA POLICE SPINALIENNE

Avouez que vous n'avez pas de veine avec vos mouchards: ils n'ont pas plutôt ouvert la bouche que nous sommes fixés sur leur but.

Vous n'avez pas eu la main neuveuse jusqu'à ce jour: pour faire le poil à des anarchistes, il faut autre chose que des idiots ou des abrutis alcooliques.

Mais, nous sommes si bons garçons que nous allons faciliter votre répugnante besogne en vous disant « ce que nous voulons » et « combien nous sommes. » C'est chic, ça! Grâce à nous, donc, vous pourrez « gagner » l'argent que la bourgeoisie vous distribue avec des pincettes, après l'avoir volé dans les poches des travailleurs:

Primo, ce que nous voulons:

Nous voulons combattre l'ignorance entretenue au sein des masses prolétaires par la classe capitaliste, de manière à faire durer sans fin l'exploitation de l'homme par l'homme;

Nous voulons lutter contre l'iniquité qui divise les êtres humains en deux camps: d'un côté, ceux qui font tout et n'ont rien; de l'autre, ceux qui ne faisant rien, possèdent tout;

Nous voulons expliquer à ceux qui ignorent, que chaque individu a droit de manger et que s'il a un ventre, c'est pour l'emplier;

Nous voulons démontrer qu'il est inique que quelques-uns possèdent terres, maisons, usines, etc., et que cet accaparement plonge dans la misère les vrais producteurs de la richesse;

Nous proclamons que les hommes ne doivent pas se partager en juifs, catholiques, protestants, — non plus qu'en Allemands, Anglais, Français, Boers, — mais qu'il y a seulement deux ennemis en présence: les volés et les voleurs, les écorchés et les écorcheurs, les exploités et les exploités.

Voilà notre besogne! Vos cerveaux de chiens de garde comprendront-ils? J'en doute.

Deuxièmo, vous tenez à savoir combien nous sommes:

Allez, on est nombreux ! Sont des nôtres tous ceux qui souffrent, peinent et sont las de cette pourriture qu'est la société actuelle, amalgame d'or, de boue et de sang, — comme l'a si bien dit l'affreux jésuite et ancien policier Drumont.

Etes-vous fixés maintenant ? Votre besogne est simplifiée... Donc, en attendant le plaisir de vous voir disparaître, — vous et vos maîtres, — récevez l'expression de notre profond mépris.

Pour les compagnons spinaliens :

V. LOQUIER,
Coiffeur à Epinal.

BABILLARDE AMIÉNOISE

Noces et festins ! Les marquis de Carabas marient leur fille.

Les Carabas, autrement dit « Saint-Frères, bâches et sacs, à Flixécourt (Somme) », sont trois : le vieux Charles, bouffe-galette de Dcullens, et ses deux neveux.

C'est la gosseline à mossieu Henri qui convole.

Je n'ai rien à dire des nouveaux époux. Qu'ils soient heureux et aient beaucoup d'enfants, — à condition qu'ils ne ressemblent pas aux horribles exploités que sont leurs grands pères, — voilà ce que je leur souhaite !

Il est bien entendu que les millions s'unissent aux millions ; le marié, un fils d'exploiteur du Nord, est largement pourvu, ainsi que la mère de la sainte famille.

Si les turbineurs ne sont pas invités au bal par les singes, qu'ils se consolent ! Le pognon qui leur a été rabotté depuis de longues années va danser pour eux.

On fait bien les choses. Ça coûte chaud.

Décorations, électricité, musique, cuisine raffinée... tout le tremblement, le diable et son train y sont ! On casse, la galette à bouche que veux-tu. Les pleins de truffes gobichonnent, s'empiffrent et s'emplissent.

Ca, c'est pas mes oignons ! Tout au plus pourrais-je souhaiter que leur ventre surmené fasse explosion... Mince de débarras ! Et aussi de puanteur !

Ce qui est à noter, c'est le sort des prolos pendant la bacchanale des fêtes d'épousailles.

Le jour du mariage, dans tous les bagnes du marquis de Carabas, la machine tourne comme d'habitude. Seulement, travaille qui veut.

Bien entendu, ceux qui chôment ne sont pas payés. Ils peuvent danser devant leur buffet vide ou manger leur pain sec, — s'ils en ont, — à la fumée des cuisines de mossieu Henri.

Cette sacrée famille Saint a une façon à elle de fiche en lumière son épouillante générosité, — elle est liardeuse et harpagonnesque, même quand sa vanité est en jeu !

« Nous marions notre fille, grosse dépense. Il faut faire des économies d'un autre côté. »

Aussi, à Flixécourt, les gens qui travaillent à la journée pour trente sous ont-ils été mis aux pièces, — de façon à ne plus recevoir que dix-huit sous.

Ils y ont trouvé un cheveu et se sont amusés à jouer à la grève.

Mais, sur le territoire du marquis de Carabas, les tentatives de grève ne sont pas dangereuses. Le prolo est tellement anémié et démoli par la mistouffe que le jour où il cesse le travail, il crève de faim !

A Flixécourt, étant moitié cultivateur et moitié ouvrier d'usine, l'esclave de Saint ne peut quitter le pays. Et il avale, en rageant, toutes les avanies de son maître.

Donc, le vieux Charles cassera probablement sa pipe avant d'avoir vu une grève carabinée... Mais Henri ? C'est une autre affaire.

Rien, dit-on n'est pire qu'un mouton enragé. Quand les moutons et brebis, tondus au sang par les Saint frères s'y mettront, — quel chambrad, mes enfants ! Ces rouspéteurs n'opéreront pas avec le dos de la cuillère.

Je sais bien qu'il y a eu des tentatives de révolte à Berteaucourt, à Saint-Ouen, à Pont-Remy.

Dans ce dernier patelin, un syndicat a été formé. On dit que le Saint en connaît seize membres. Déjà trois ont été saqués sous un futile prétexte. Et le marquis se dispose à balancer successivement les autres, — seulement, il va opérer en douce, afin de n'offusquer ni ses ouvrières, ni ses clientes.

Si cette crapulerie a lieu, elle démontrera la tyrannie de ce sale capitalo de Saint, — mais, aussi, l'avachissement du populo.

Si ces bougres-là avaient un peu de poil, ils devraient tous, — tous ceux qui ne léchent pas le troufignon des singes et des garde-chiourmes, — se faire inscrire au syndicat.

Què foutrait le Saint, alors !

Il ne collerait pas en quinzaine sept ou huit mille prolos ?

Pas si bête. — Il sait ce que cela lui coûterait, et il n'irait jamais, de lui-même, organiser la grève générale dans ses bagnes.

Il en a un trac terrible, de cette grève générale !

Cette trouille du capitalo devrait éveiller les ruminades des exploités ; le cadeau de nocés, que les esclaves de Saint auraient dû foutre dans la corbeille de mariage, — c'est l'inscription unanime au syndicat !

Mais, je l'en fiche ! Les pauvres bougres se sont fendus, à Flixécourt, de deux verres en argent ciselé.

Donc, que les Saint frères continuent à digérer ; ce n'est pas cette semaine que leurs prolos vont se révolter et leur faire danser le quadrille des capitaos dépossédés !

GUERIAL

PUNAISES EN DEROUTE

MONCEAU-LES-FINES. — Les nonnes de ce patelin viennent de déguerpir, parce qu'elles ne trouvaient plus assez à gratter.

Depuis que la caisse de secours est sortie des griffes crochues de la Compagnie, pour être administrée par le syndicat des mineurs, les catins embéguinées n'étaient plus à la noce. Auparavant le grand exploitateur Gournay leur abonlait de la galette, qu'elles étaient censées distribuer aux pauvres bougres.

Ce qu'elles faisaient surtout, c'est l'espionnage, — beaucoup plus que l'aumône !

Un jour, une de ces bourriques, la nommée Théodorie, se glisse chez un mineur, qu'elle trouve en train de lire « l'Union républicaine » (un journal qui est tout juste républicain !)

Sans s'épater, la chipie saute sur le canard, le prend des mains du bon bougre, le déchire et le met au feu ; le prolo en fut tellement épaté, qu'il n'eut pas la présence d'esprit de foutre la chamelle à la porte à grands coups de pied dans l'écrouillon.

Comme le copain Longueville était le vendeur de « l'Union », la poufiasse s'est mise à débâter sur son compte. Alors, il est arrivé une chose rigouillardé : Longueville s'est payé la blague de poursuivre la Sœur Théodorie en correctionnelle, pour diffamation, — et la chipie fut obligée de quitter le patelin.

Donc, les nonnes ont quitté Montceau, parce qu'elles n'y trouvaient plus assez à chaparder !

C'est un tout petit commencement !

Ce qui serait chouette, c'est que pareille chose arrive à de Gournay et à toute la séquelle capitaliste :

Quand donc cette engeance foutra-t-elle le camp ? Quand donc la mine, débarrassée de la vermine de la haute, sera-t-elle à la libre disposition des mineurs ?

Communications

THEATRE SOCIAL DE PARIS. — Maison du Peuple, 47, rue Ramey. Samedi 10 mars à 8 heures et demie du soir, représentation privée de « Montjuich », drame révolutionnaire de Chéri-Vinet.

Le spectacle sera précédé d'une conférence de Francis de Pressensé.

On trouve des lettres d'invitation à la maison du Peuple, 47, rue Ramey.

Il sera perçu 50 centimes par personne.

BIBLIOTHEQUE DES EGAUX DU DIX-SEPTIEME ARRONDISSEMENT. — Dimanche 11 mars, à 2 heures et demie de l'après-midi, café moderne, 70, rue Vallier, à Levallois-Perret : lecture des « Mauvais Bergers », par l'auteur Octave Mirbeau. Conférence par Ferdinand Hérold.

BIBLIOTHEQUE D'ENSEIGNEMENT LIBERTAIRE DE BELLEVILLE, Siège social, 81, rue Julien-Lacroix. — Soirée littéraire privée, lundi 12 mars 1900, à huit heures et demie précises. Salle des Omnibus, 27, rue de Belleville : Le « Ressort », étude de révolution en quatre actes, sera lu par Urbain Gohier, auteur de la pièce. Il sera perçu un droit de vestiaire de cinquante centimes, sauf pour les dames. On trouve des cartes : à l'« Aurore », aux « Temps Nouveaux », à la bibliothèque de la rue Titon, à la rue Julien-Lacroix, aux Omnibus, 27, rue de Belleville.

SYNDICAT LIBRE DES IRREGULIERS DU TRAVAIL ET DES HOMMES DE PEINE. — Samedi, 17 mars, à huit heures et demie, salons des Omnibus, 27, rue de Belleville, grande fête de nuit. Anniversaire de la Commune ; conférence sur le 18 mars 1871 par : Antoine Cyvoct et A. Goullé, de l'« Aurore » ; Concert avec le concours de : Geoffroy, Buffalo, G. Coute, Paul Paillette, A. d'Iris, Bernard Chaboz, etc., Sprins-Gay, dans ses exercices de jonglerie et d'équilibre ; grand bal de nuit, tombola gratuite. — Entrée 60 centimes.

BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION LIBERTAIRE, 26, rue Titon (faubourg Antoine). — Programme de la semaine : Samedi 10, Jean Marestan, l'« Esprit de sectarisme » ; lundi 12, Janvion, l'« Anarchisme à travers les âges » (de Thomas Morus, à Babeuf) ; mercredi 14, E. S. R. J., l'« Antisémitisme » ; samedi 17, A. Dragat, l'« Immoralité des religions ».

N.B. — Les conférences commenceront à huit heures et demie précises. La salle de lecture est ouverte tous les jours, à huit heures.

BIBLIOTHEQUE D'ENSEIGNEMENT LIBERTAIRE DE BELLEVILLE, 81, rue Julien-Lacroix. — samedi, 10 mars, Lucienne Marin : l'« Education nouvelle » ; mercredi, 14 mars, Francis Probst : « Comment nous comprenons l'Anarchie ».

BIBLIOTHEQUE DES TRIMARDEURS DU XVIe. — Samedi, 10 mars, à huit heures et demie, salle Gascogne, boulevard Garibaldi, 59 : Causerie de Louise Reville, sur l'œuvre de Max Stirner. Discussion sur les candidatures abstentionnistes.

BIBLIOTHEQUE DES EGAUX DU XVIIIe, 85, rue de Courcelles. — Samedi, 10 mars, E. Blas : l'« Evolution naturelle ».

La salle de lecture est ouverte tous les soirs ; on y trouve les journaux libertaires, etc.

LES QUATRE-CHEMINS. — Les libertaires des Quatre-Chemins, Aubervilliers, Pantin, se rencontrent tous les samedis et dimanches soir, au local habituel.

Dimanche, 10 mars, après midi, rendez-vous au groupe de Saint-Denis.

SAINT-DENIS. — Cercle libertaire d'études sociales. Dimanche, à deux heures et demie, salle Conroy, 86, rue de Paris, le camarade Jules Perron, causera sur : « Comment on civilise ».

Les socialistes et libertaires sont invités.

« Union des groupes socialistes révolutionnaires », Salle Bedart, boulevard Carnot, samedi, 17 mars, à huit heures et demie du soir, grand punch conférence, Anniversaire de la Commune.

Chants révolutionnaires, bal : entrée, 1 fr. On trouve des cartes, salle Conroy, 86, rue de Paris.

AMIENS. — Groupe libertaire d'études. Samedi soir, à huit heures et demie, au Cent-de-Piquet, réunion. Les camarades ayant pris part à la distribution des billets de tombola, sont convoqués le samedi 17 mars, au bal de la Jeunesse, conférence privée, Anniversaire de la Commune. Tirage de la tombola, concert.

La réunion sera faite au profit de la Bibliothèque amiénoise et des bannis espagnols.

EPINAL. — Groupe d'études sociales. Dimanche, 11 mars à huit heures et demie du soir, chez Loquier, 25, rue Rualménil, causerie par un camarade : « Nécessité de l'appui mutuel : crimes anarchistes et crimes bourgeois ».

PETITE POSTE

S., Roubaix. — G., Carmaux. — B., Bellolo. — V., Nîmes. — C., Arcis. — L., Epinal. — B., Nantes. — C., Oignies. — A., Rennes. — A., Angers. — G., Amiens. — D., Creusot. — M., Feuguères. — D., Dunberque. — J., Pouvin. — C., Liencourt. — L., Reims. — M., Bruxelles. — V., Mustapha. Reçu timbres et mandats, merci.

Imprimeur-gérant : GRANDIDIER,

123, r. Montmartre.

LE PÈRE PEINARD, parait le Dimanche

Disciple de Gallifet!



« C'est bon de tuer des noirs! Mais ce serait bien meilleur d'étriper des Parisiens. »